

Ciné-Bulles

Un maître chez nous / *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau, Québec, 2011, 94 min

Nicolas Gendron

Volume 29, numéro 4, automne 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64972ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendron, N. (2011). Un maître chez nous / *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau, Québec, 2011, 94 min. *Ciné-Bulles*, 29(4), 12-15.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Un maître chez nous

NICOLAS GENDRON

Si les pièces de Shakespeare sont régulièrement adaptées au cinéma, la parole théâtrale québécoise, plus jeune, n'a pas été souvent transposée à l'écran. Gratien Gélinas (**Tit-Coq**) et Michel Tremblay (**Il était une fois dans l'est**) y ont eu droit, puis René-Daniel Dubois (**Being at Home With Claude**) et Michel Marc Bouchard (**Lilies, Les Muses orphelines** et **Les Grandes Chaleurs**), tandis que les Robert Lepage (**Nô, La Face cachée de la lune**) et Wajdi Mouawad (**Littoral**) ont préféré tourner leur propre vision de leurs pièces. Certes, la mince édition des textes de théâtre québécois y est pour quelque chose. Un coup de cœur de spectateur se trouve donc à l'origine de la plupart des adaptations théâtrales au cinéma d'ici, comme ce fut le cas pour Denis Villeneuve et **Incendies** de Mouawad, et maintenant pour Philippe Falardeau et *Bashir Lazhar* d'Évelyne de la Chenelière, titre transformé en **Monsieur Lazhar**.

Dramaturge prolifique et comédienne très active, entre autres dans le giron du Nouveau Théâtre Expérimental aux côtés de son complice et amoureux Daniel Brière, Évelyne de la Chenelière a signé une quinzaine de pièces en autant d'années; citons *Des fraises en janvier*, *Henri & Margaux*, coécrit avec Brière, et *L'Imposture*, sans compter le recueil *Désordre public* qui lui a valu le Prix du gouverneur général en 2006, catégorie théâtre. Dans des styles très variés, elle est passée maître dans l'art de décoriquer l'intime pour mieux en rire, de s'arrimer à des personnages forts pour questionner l'ordre social. Tout récemment, elle tenait des premiers rôles au cinéma dans **Le Colis** et **Café de Flore**. Sa pièce *Au bout du fil*, d'une rare poésie, fut joliment adaptée

par Jeannine Gagné sous le titre **Au fil de l'eau**, y perdant toutefois un peu de sa qualité dramatique.

Revoilà son écriture sous la loupe du cinéma, entre les mains bienheureuses de Philippe Falardeau, qui partage manifestement avec elle un amour pour le monde de l'enfance (**C'est pas moi, je le jure!**), un engagement dans le débat public (**La Moitié gauche du frigo**) et cet humour fin qui, sans être le moteur d'un récit, sait atténuer les tensions (**Congorama**). La dramaturge ne cosigne pas le scénario de **Monsieur Lazhar**, ce qui ne l'a pas empêchée d'épauler Falardeau lorsqu'il en faisait la demande, en écrivant par exemple une nouvelle fable pour la scène finale, toujours sous la plume de Bachir; l'onirique *Jeune Fille et l'Avion bleu* de la pièce y est devenue *L'Arbre et la Chrysalide*, plus tendre. Les deux fables partagent encore cette frappante phrase d'ouverture: « Il n'y a rien à dire sur une mort qui n'est pas juste. » On y reviendra. En guise de doux clin d'œil, on ne sait pas qui en a eu l'idée, mais telle une fée marraine, la comédienne interprète dans le film un rôle effacé et symbolique, qui lui donne néanmoins l'occasion inusitée de remercier à l'écran celui qui incarne le personnage-titre qu'elle a créé. Ce n'est pas rien.

Disons-le d'emblée, le cinéaste offre au public un quatrième long métrage de fiction achevé et enthousiasmant, qui risque fort de trouver un public nombreux de par le monde. En effet, récompensé deux fois plutôt qu'une dès sa première mondiale au Festival de Locarno l'été dernier, **Monsieur Lazhar** déborde d'humanité et de délicatesse, embrassant l'universel, et ce, même s'il propose une croisée des



Québec / 2011 / 94 min

RÉAL. Philippe Falardeau
SCÉN. Philippe Falardeau, d'après la pièce de théâtre *Bashir Lazhar* d'Évelyne de la Chenelière
IMAGE Ronald Plante
MUS. Martin Léon
MONT. Stéphane Lafleur
PROD. Luc Déry et Kim McCraw
INT. Fellag, Sophie Nélisse, Émilien Néron, Danielle Proulx, Brigitte Poupart, Évelyne de la Chenelière
Dist. Les Films Christal



Dans **Monsieur Lazhar**, Alice s'autoproclame la chouchoute de son professeur préféré

chemins entre «Alger la blanche [et] Montréal la sloche». Il y a dans ce drame qui avance à pas feutrés une célébration de la vie même dans la mort, et surtout une ribambelle de personnages de tous âges qui, en quelques répliques seulement, s'imposent par leur vérité et leur soif d'exister.

Bashir devient ici Bachir (allez savoir pourquoi!), mais demeure cet Algérien de 55 ans dans l'attente d'un statut de réfugié politique au Canada. Ce dont personne, à l'exception de son avocat, n'est au courant. Surtout pas la directrice d'une école primaire qui accepte d'embaucher Bachir à titre de remplaçant. « Temps partiel, temps plein, temps double, c'est vous qui voyez », lui précise-t-il. Si elle se résout à retenir ses services, c'est que l'enseignante qu'il remplacera s'est suicidée dans l'enceinte de l'école; autrement dit, les candidats ne se bousculent pas pour reprendre les rênes de ce groupe de sixième année. Mais l'onde de choc passée, il reste tous ces élèves à accompagner, à encadrer, parmi lesquels Alice et Simon, témoins oculaires de la dernière image laissée en héritage par Martine Lachance: celle de leur maîtresse d'école pendue au plafond de la classe.

La pièce *Bashir Lazhar*, c'est seulement 24 pages bien tassées, un monologue d'une heure qui déployait sur scène toute l'ampleur de sa force d'évocation, prenant appui sur ce classique «tableau noir

où tout est possible puisqu'on efface et qu'on recommence». Fait rare pour un monologue, le texte, habilement construit, jalonné de flash-back judicieux, n'est jamais directement adressé au spectateur. C'est dire que Bashir professe non pas dans le vide, mais par l'intermédiaire de personnages invisibles que le comédien doit parvenir à faire vivre aux yeux des spectateurs, qui une classe entière, qui la secrétaire, qui un commissaire à l'immigration, qui Dieu où qu'il soit. Le talent de l'auteure aidant, la personnalité des interlocuteurs de Bashir se percevait déjà entre les lignes; on pouvait l'esquisser sans trop de peine par les réactions de l'Algérien, mais aussi par sa manie de reformuler la pensée de son vis-à-vis, non pas pour l'amoindrir, mais pour s'assurer d'une communication idéale et harmonieuse. En d'autres mots, *Bashir Lazhar*, l'objet théâtral, se révélait subtilement un puissant monologue-dialogue!

Là se dessine tout l'espace de liberté qu'avait Falardeau pour créer un univers entier autour du noyau qu'est Bachir Lazhar. Dans la construction et la (dé)inition des figures de passage et des visages marquants, d'une part, des élèves au concierge sans oublier la psychologue; et dans la totale invention des lieux physiques qu'il fréquente, d'autre part, comme leur description est pratiquement inexistante dans le texte original. Imaginez la latitude dont on dispose quand on ne sait pour ainsi dire rien de

l'apparence des personnages, sinon quelques traits de caractère, et encore moins sur la nature plastique du lieu où ils évoluent. Oui, cela facilite la vie en matière de *casting* et de direction artistique, mais permet surtout de s'approprier l'œuvre sans crainte majeure de la dénaturer aux yeux du public. Soulignons d'ailleurs que le choix des comédiens est irréprochable et que le souci du détail fascine à bien des égards, de la lumière épousant la neige de la



Évelyne de la Chenelière remerciant « à l'écran celui qui incarne le personnage-titre qu'elle a créé »

cour de récréation jusqu'au mur de bricolages créant un tour du globe foisonnant, le tout enveloppé amoureuxment par la musique de Martin Léon.

Bien entendu, toute liberté entraîne son lot de responsabilités. En donnant corps à l'environnement de Bachir, on coupe dans ses pensées intérieures, remplacées par des regards chargés de sens ou par des vignettes de solitude, disséminées à l'écran avec parcimonie, sans succomber à la tentation de la narration. Tantôt Bachir assiste à une joute de hockey sur une patinoire de quartier, tantôt il se risque à la littérature québécoise au profit d'Hubert Aquin ou de Dany Laferrière. Des images toutes simples qui en disent long sur son rythme d'intégration. Dans le texte écrit, sa famille existait à nos yeux parce qu'il leur parlait, leur confiait tout son amour pour eux et sa détresse s'exprimait, entre autres, par une tirade adressée à Dieu, comme s'il s'agissait du Père Noël: « Je sais que la queue est longue au bureau des plaintes, mais tout de même, s'il pouvait me rendre ma famille, je lui ferais une publicité extraordinaire. » En n'ayant plus accès à ses réflexions les plus profondes dans l'adaptation cinématographique, le deuil personnel qu'il couve en silence en est quitte

pour disparaître dans une photo de famille ou du courrier venant d'Alger, de même que dans le jeu tout en dentelle de Fellag, son interprète à la présence solaire. La blessure s'incarne aussi dans les scènes montrant les interminables procédures du personnage pour obtenir le statut de réfugié, assez réalistes, mais frôlant la caricature, alors qu'il n'a pas le choix de raconter les horreurs vécues par sa famille au procureur, ce qu'il parvient à faire sans craquer, lui dont la dignité lui conseille un recul protecteur qui, aux yeux des autres, peut relever de la froideur. Pas question d'étaler son désarroi en public, l'homme pleure uniquement dans l'intimité.

Monsieur Lazhar souffre-t-il de ces allègements? Que nenni! Parce que l'essentiel de cette histoire n'est pas tant de s'épancher sur la guérison d'un Bachir éploré, ou encore de s'attarder au traumatisme d'une classe d'enfants. La richesse de la proposition tient à la rencontre de ces deux mondes et à la façon qu'ils auront de se dépasser au contact de l'autre, de l'étranger, pour ne pas le nommer. Et l'inconnu, ne nous méprenons pas, loge des deux côtés du pupitre. On doit s'apprivoiser de part et d'autre. Ainsi le personnage d'Alice est-il étoffé avec soin. Elle se révèle très curieuse de connaître le pays de son nouveau professeur et se plaît à le rêver. Elle s'autoproclame aussi sa chouchoute et instaure avec lui un troc de romans, Bachir lui échangeant le *Croc-Blanc* de Jack London contre *La Transe des insoumis* de l'Algérienne Malika Mokeddem. Dans la pièce, la fille de Bashir s'appelait aussi Alice, mais ce doublé aurait paru superflu à la complicité manifeste qui naît entre les deux. Bonne idée aussi d'ajouter de la substance à cet Abdelmalek, jeune arabe qui adopte rapidement Bachir. Quant au personnage de Claire, une enseignante dont la présence sur papier était plus anecdotique, elle se transforme aussi en alliée de Bachir. Elle a connu Dakar, Bamako et Ouagadougou, et elle ne semble pas insensible aux charmes du nouvel arrivant. Mais l'homme se trouve peu intéressant et se referme sur lui-même à mesure que les enfants se libèrent de leur fardeau, exactement comme ces chrysalides auxquelles ils les comparent, bientôt prêtes à déployer leurs ailes. Son espoir repose sur eux, en quelque sorte, ce qui laisse espérer qu'il prendra lui aussi du mieux.

Si de la Chenelière avait entamé l'écriture de sa pièce peu avant l'an 2000, donc avant le fouillis de



Émilien Néron (Simon), Sophie Nélisse (Alice), Danielle Proulx (Mme Vaillancourt, la directrice de l'école) et Fellag (Bachir Lazhar) dans **Monsieur Lazhar**

préjugés sur le monde arabe au lendemain du 11-Septembre, on constate que le parcours de l'œuvre ne pourrait être plus ancré dans l'air du temps. Paru aux éditions Théâtrales en 2003, *Bachir Lazhar* voit le jour à la Salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui, début 2007, alors qu'est instaurée au Québec la Commission Bouchard-Taylor sur les accommodements raisonnables. Le spectacle prit la route durant trois ans, sillonnant la province, touchant probablement davantage au concret que ne l'aura fait le cirque médiatique entourant la Commission. Et voilà qu'en 2011, quelques semaines après les commémorations des 10 ans du 11-Septembre (!), son adaptation cinématographique prend le relais. Falardeau déclare d'ailleurs, dans le dossier de presse: « Quand on accommode, on ne rencontre pas. **Monsieur Lazhar**, c'est le contraire de l'accommodement raisonnable. » Il n'a pas tort. On y assiste, ému, à un véritable échange culturel, même si Bachir évite d'évoquer l'Algérie devant ses élèves. Falardeau y incorpore non sans humour plusieurs observations sur les différences culinaires, langagières, psychologiques ou musicales qui les séparent, tout en mettant l'accent sur le fossé des méthodes d'enseignement. En la matière, il ne fait que nourrir un terreau déjà fertile dans la pièce, prenant bien soin de conserver cette première dictée pour laquelle Bachir a choisi un extrait de *La Peau de chagrin* de Balzac! Il ne se fait pas prier non plus pour reprendre à son compte et actualiser quelques boutades sur le système d'éducation, comme le démontre la franchise étonnée de Bachir quant à la nécessité des cours d'anglais: « Je trouve ça un peu ambitieux de vous faire apprendre

une seconde langue alors que vous ne maîtrisez pas la première. » On n'est jamais dans la satire, cependant, plutôt dans une sorte d'hommage à la profession, comme le soulignait l'auteure à la création de la pièce.

Et Martine Lachance, celle par qui tout arrive? On ne veut pas en parler. La directrice préfère remettre les élèves aux bons soins de la psychologue. Ironiquement, une enseignante sur le mur de l'école vante les vertus de la communication: « Écouter, se parler, trouver une solution. » Bachir, de son côté, insiste pour dire qu'il n'y a pas de sens à la mort de l'enseignante. Si Falardeau a senti le besoin d'esquisser quelques raisons qui auraient pu inciter la femme à passer à l'acte, pour ajouter de la chair au personnage de Simon, celui-là même qui l'a trouvée pendue, on n'appuie pas trop heureusement sur le bouton « À qui la faute? » À quoi bon? Dans l'optique « d'entendre les élèves avant qu'ils ne crient trop fort », le pivot de la pièce et du film se niche dans cet exposé oral sur la violence que Bachir propose à sa classe. Et sur celui d'Alice, une parole remaniée à hauteur d'enfant sans le fini littéraire, tout aussi confondant de lucidité que bouleversant. Elle souligne que la violence est habituellement punie à l'école, mais qu'on ne « peut pas mettre Martine Lachance en retenue parce qu'elle est morte ». L'essence de l'œuvre repose certes sur la chronique d'une mort violente et de ses dommages collatéraux, mais plus que tout, sur les (sur)vivants et leur furieuse envie d'un mot d'amour, d'une caresse. En cela, **Monsieur Lazhar** accomplit merveilleusement ses devoirs. (Sortie prévue : 28 octobre 2011) ▀